NÉE. — N° 9 50 centimes

A REVUE THÉÂTRALE



La Revue Théâtrale

SOMMAIRE

TEXTE

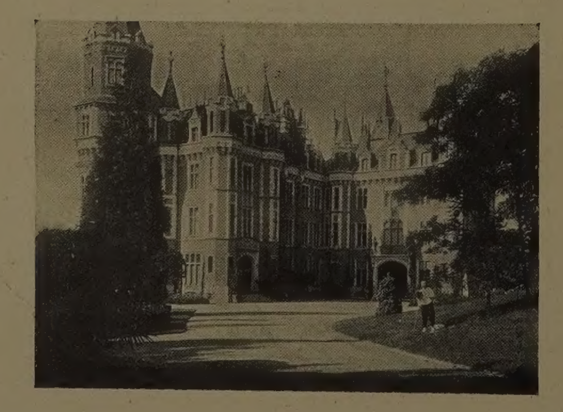
ILLUSTRATIONS

COUVERTURE.

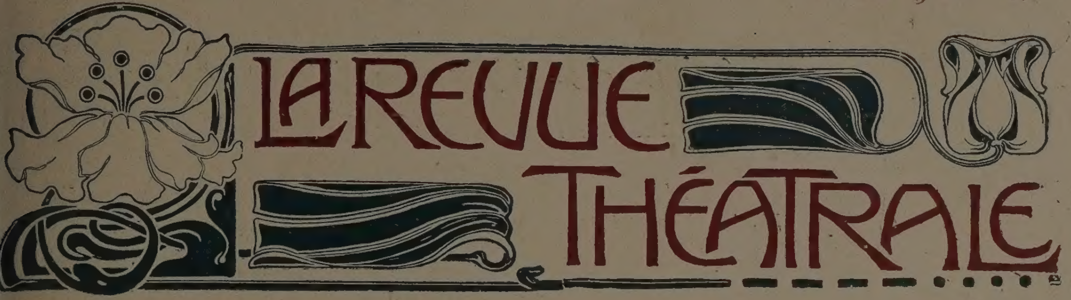
Dans les articles : portraits de MM. de la Rounat, de Mme Sarah Bernhardt ; portraits de Mmes Bertiny, Carrère, de Nocé, Bellanger ; de M. Antoine ; composition de Douhin pour les *Sonnets de l'Entr'acte*. Portraits de Mlle George, de Bocage, de Samson, de Monrose, de Ligier, de Desmousseaux, de Ligier dans l'*Année de la Tour de Nesle*. Portraits de Mlle Charlotte Lormont, de Mme Myriam Harry, de Mlle Vellini, de Mlle Favelli, etc.

COUVERTURES DE LA REVUE THÉATRALE

N° 1. Mme Georgette Leblanc, phot. CAUTIN et BERGER.
N° 2. M. Paul Mounet, phot. CAUTIN et BERGER.
N° 3. Mlle Spindler, dessin de José ENGEL.
N° 4. Mlle Moreno, dessin de José ENGEL.
N° 5. Mlle Diéterle, dessin de José Engel.
N° 6 Mlle Lavallière, phot. CAUTIN et BERGER.
N° 7. Les Sœurs Mante, phot. CAUTIN et BERGER.
N° 8. Mlle Marie Leconte, phot. CAUTIN et BERGER.
N° 9. Composition allégorique en couleurs, par Cossard.



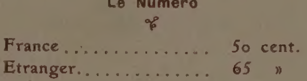
2e Année. — N° 9. Février 1903. — I.

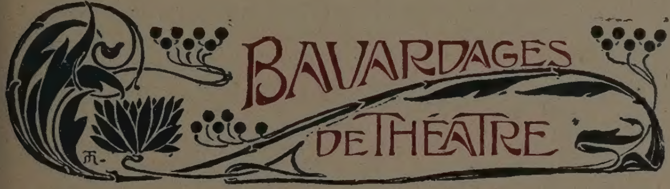


BIMENSUELLE

Directeur Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :		Rédaction et Administration	Le Numéro	
Un an : Paris	12 fr.	60, Rue de La Rochefoucauld, Paris	France	50 cent.
— Départements ...	15 »	Téléphone : 271-94	Etranger..............	65 »
— Etranger........	17 »			





On a cherché une mauvaise querelle à M. Pierre Decourcelle, à propos de son adaptation de *Werther*. (Puisque j'ai l'occasion d'en parler, je ne puis dire assez combien exquise fut l'interprétation de Madame Sarah Bernhardt : on ne peut nuancer d'un toucher plus juste et plus délicat les tristesses de l'éternel découragement).

Donc, on a méchamment prétendu que M. Pierre Decourcelle avait acheté cette pièce à Crisafulli. On en a dit autant, mais à voix plus basse, de Pierre Wolff, qui aurait, lui aussi, rançonné quelque génial inconnu et volé au coin d'un bois le *Secret de Polichinelle*.

La médisance importe peu : c'est la monnaie de la gloire, et M. Decourcelle ainsi que Pierre Wolff ont trop souvent triomphé pour n'avoir point d'ennemis et de jaloux.

Je ne sais rien de plus méprisable que la faillite à la parole donnée. Lorsqu'on a convenu, de bonne foi, qu'on accordait sa collaboration à une œuvre, mais qu'on ne la signerait pas, on est un malhonnête homme d'aller raconter partout, le lendemain d'un succès « qu'on en est ».

J'ai d'autant plus le droit d'affirmer hautement ce principe que j'ai souvent disparu de l'affiche pour laisser la place à d'autres, mais que je n'ai jamais jusqu'à ce jour, sollicité la disparition d'un de mes collaborateurs devant le public.

Mais la mode semble s'affirmer de rester dans la coulisse à l'heure du danger pour sortir d'une boîte quand la victoire est acquise.

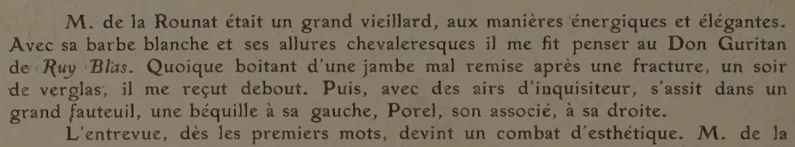
Ce sont là de vilaines mœurs.

Paul GAVAULT.



Histoire de "Renée Mauperin"

POUR SERVIR DE PRÉFACE A LA PIÈCE



Il me fit penser au Don Guritan de *Ruy Blas*....

M. de la Rounat était un grand vieillard, aux manières énergiques et élégantes. Avec sa barbe blanche et ses allures chevaleresques il me fit penser au Don Guritan de *Ruy Blas*. Quoique boitant d'une jambe mal remise après une fracture, un soir de verglas, il me reçut debout. Puis, avec des airs d'inquisiteur, s'assit dans un grand fauteuil, une béquille à sa gauche, Porel, son associé, à sa droite.

L'entrevue, dès les premiers mots, devint un combat d'esthétique. M. de la Rounat se montra violent, et je ne me flatte pas de m'être montré déférent et courtois. Furieusement, sans les connaître, il répéta les arguments désespérés de M. Raymond Deslandes, accusa la perversité de l'époque, évoqua des temps heureux où les pièces qu'on lui apportait ne troublaient pas son intellect ; et, finalement, comme s'il affichait une proclamation, me déclara que « ni moi ni ceux qui partageaient mes doctrines littéraires, ne seraient jamais joués dans son théâtre ». — Et il s'exaspérait dans une polémique démesurée qui, par-dessus moi, croyait atteindre des hommes et des idées que je respectais.

Un autre, plus adroit, ne les eut pas défendus, car, malgré sa répugnance, M. de la Rounat indiquait que, avec des retouches, des modifications, des adoucissements et je ne sais quel collaborateur dont le nom et la signature lui semblaient une garantie, *Renée*, savamment transformée, pourrait peut-être le trouver plus accueillant. Qui sait si, avec un peu de complaisance de ma part, nous ne serions pas arrivés à une espèce d'entente ?

Naïvement, à cette heure, je m'imaginai devenu le champion d'une opinion littéraire, le héraut d'une cause supérieure à la mienne, et comme, sans en rien dire, je blâmais Zola acceptant les bas offices de Busnach pour l'adaptation théâtrale de *L'Assommoir ;* plus naturaliste en ce point que le chef du naturalisme, je refusai et la transaction et l'auxiliaire proposés.

Je regardai M. de la Rounat, ses cheveux blancs, sa béquille, la décadence de son théâtre, et je répondis :

— Eh bien, Monsieur, puisqu'il en est ainsi, j'attendrai votre successeur.

— Vous attendrez longtemps.

— Je ne suis pas pressé.

M. de la Rounat se flattait, et je ne croyais pas si bien dire. Tandis que *Renée* rentrait en mes tiroirs, il décédait, et Porel, après lui, héritait de l'Odéon. Porel qui, plus tard, devait ne pas désespérer de la pièce.

Un soir, rouvrant mélancoliquement le manuscrit, je cherchai à lire entre les lignes les raisons de la défaveur acharnée qui poursuivait cette comédie. Alors, je découvris d'étranges travaux de M. de la Rounat. Au crayon, il avait barré les *t*, assuré la courbe et la boucle des *f*, mis des points sur les *i*, rectifié la ponctuation, corrigé les mots imparfaitement écrits. Je crains donc que, au cours de cette méticuleuse et inutile révision du texte, il ne m'ait attribué les erreurs, bien excusables d'un copiste, et qu'il soit mort avec l'illusion que je ne savais pas l'orthographe.

*
* *

Sur quels conseils ? Par quel besoin de mouvement *Renée Mauperin* alla-t-elle ensuite chez M. Chabrillat, qui dirigeait encore l'Ambigu ? C'est, sans doute, ce cinquième acte mélodramatique qui me fit croire à la possibilité de son existence sur un théâtre du boulevard. N'importe, la pièce me sollicite, je la prends sous mon bras et je la porte au domicile de M. Chabrillat, 14, boulevard Poissonnière. Je monte les escaliers prévus par Daudet. Très haut, au dernier étage, à mon coup de sonnette, une porte s'ouvre sur un appartement sans antichambre.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande une bonne qui me laisse en compagnie du paillasson, sur le palier.

— Remettre un manuscrit à M. Chabrillat.

— M. Chabrillat ne traite pas ici les affaires de son théâtre. Allez à l'Ambigu.

A l'Ambigu, autre escalier ; puis un corridor que je connais bien. J'y ai beaucoup circulé à côté de Zola, lors des répétitions de *L'Assommoir* et de *Nana*. Je frappe à la porte du secrétaire du théâtre ; un homme de mauvaise humeur apparaît.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

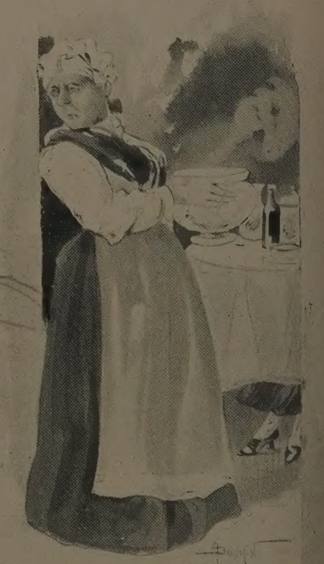
— Remettre un manuscrit à M. Chabrillat.

— Ici M. Chabrillat ne reçoit pas les manuscrits. Allez chez lui.

— J'en viens.

— Retournez-y.

En route à nouveau pour le Boulevard Poissonnière. La nuit



J'aperçois les pieds d'une femme...

tombe et c'est l'heure du dîner. Encore un coup de sonnette. La porte s'entre-baille.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Remettre un manuscrit.

Et pendant que je parle, dans l'ouverture de la porte, sous une table de salle à manger, j'aperçois les pieds d'une femme.

— Eh bien, qu'il le donne son manuscrit, dit une voix colère.

La bonne prend *Renée Mauperin* et me pousse la porte sur le nez. Débarrassé de mon paquet, je descends, me voilà dehors.

Les pieds que j'avais vus étaient ceux de M[lle] Massin, laquelle se montra très vaillamment dévouée au milieu de la débâcle de l'Ambigu et de son directeur, et fut alors mêlée à plus de drames en un jour qu'elle n'en avait joué pendant toute sa vie. M. Chabrillat se faisait sauter la cervelle.

M. Chabrillat mort avec mes espérances du moment, je cours à l'Ambigu et réclame *Renée*.

Personne ne sait ce que je veux dire. D'ailleurs, M. Chabrillat n'a pas laissé de manuscrit dans son bureau. Sans doute *Renée* est restée au domicile du défunt. J'y monte. La bonne me reconnaît et ne fait pas trop de difficultés pour chercher le manuscrit que je réclame. Elle ouvre des meubles, des tiroirs, apporte complaisamment des tas de pièces parmi lesquelles je ne retrouve pas la mienne. Je désespérais, quand une idée lui vient :

Renee apparaît....

— On aura laissé le rouleau là où il a été mis le jour où vous l'avez apporté.

Elle fouille alors dans le buffet de la salle à manger, et, parmi des assiettes, des verres, l'huilier, des ustensiles de ménage, *Renée* apparaît. Acte par acte, je la tire hors de la vaisselle, et je la reconquiers.

Après M. Chabrillat, M[me] Sarah Bernhardt fait mine de s'intéresser à l'Ambigu. Par je ne sais quelle combinaison, elle a l'air d'en devenir la directrice. *Renée* retourne alors à l'Ambigu, non plus en rouleau, cette fois, mais sous un cartonnage noir qui l'habille d'élégante façon. Pas de nouvelles. Du reste, le projet de M[me] Sarah Bernhardt n'est pas poussé jusqu'à l'exécution.

— Eh bien ! et mon manuscrit ?

Sur mes sollicitations on le cherche. Je m'emploie à sa découverte, et, après de longues investigations, je le trouve, bien en vue, sur la caisse avec laquelle il se confondait ironiquement, tant la poussière accumulée sur la couverture lui donnait la teinte gris de fer du coffre-fort que personne n'ouvrait plus.

M. Simon, secrétaire du théâtre, m'aida très obligeamment dans mes fouilles et me conseilla de m'adresser directement à M[me] Sarah Bernhardt. Elle pouvait s'intéresser à la pièce, s'éprendre du rôle et l'imposer au directeur qui lui plairait dans les théâtres qui se disputaient sa renommée. Avec beaucoup de bonne grâce il s'offrit pour remettre lui-même le manuscrit à Madame Sarah Bernhardt, le remit fidèlement et je n'eus désormais plus de nouvelles de *Renée*.

En ce temps, Madame Sarah Bernhardt répétait *Fédora*, et il fallait mon innocence pour imaginer que l'interprète de M. Sardou, auteur au succès assuré, s'inquiéterait de l'œuvre d'un inconnu. Elle avait, à juste titre, bien d'autres bravos à chercher, — et de plus certains. En outre, auprès d'elle, je m'étais recommandé de Daudet.

Daudet, que j'avais averti, me dit :

— Rien à faire, mon ami, Sarah ne peut pas me souffrir. Je suis, pour elle, le pire des parrains que vous puissiez invoquer.

M[me] Sarah Bernhardt. — La Reine, de *Ruy Blas*.

Pour cette cause ou pour celles-ci qui me paraissent singulièrement plus humaines et plus simples, M[me] Sarah Bernhardt très occupée ne prit pas souci d'un auteur qui, après tant d'autres, la harcelait de ses inventions et sollicitait qu'elle devint son interprète. Elle garda donc le silence sur *Renée*.

A la longue, trouvant du courage dans l'excès même de mon impatience, je me décidai à tenter une démarche personnelle. Rue Fortuny, M[me] Guérard, la caméristе, m'accueillait bienveillamment, me regardait d'un air de pitié et me faisait faire antichambre dans un petit salon. Pendant deux heures, je vécus dans l'illusion que j'allais être reçu. M[me] Sarah Bernhardt n'était pas rentrée, mais elle ne tarderait pas, et, de temps en temps, la brave M[me] Guérard venait me donner des nouvelles.

— La répétition s'achève, Madame revient.

Un roulement de voiture ; un bruit dans les escaliers.

— Madame est de retour. Patientez encore un peu. Du monde l'attend dans d'autres pièces.

L'heure passe.

— N'ayez crainte, je lui ai dit que vous étiez là et elle tient à vous parler.

Pas autant que le croit la bonne dame, car la voici qui réapparaît avec des phrases d'excuses.

(A suivre). HENRY CÉARD.

Cl. Studio



Mlle BERTINY.

Chronique de Quinzaine

LA COMÉDIE *perd des pensionnaires intéressantes.* — THÉATRE CLUNY, Les Gaietés du Veuvage, *comédie-bouffe en 3 actes, de M. Grenet-Dancourt;* L'Affaire Champignon, *fantaisie judiciaire en 1 acte, de MM. G. Courteline et Pierre Véber, d'après Jules Moineaux, 10 février.* — THÉATRE ANTOINE, Le Colonel Chabert, *pièce en 4 actes, tirée de la nouvelle de Balzac, par M. Forest;* Bonne Fortune, *comédie en 2 actes, de M. André Picard, 13 février.* — NOUVEAUTÉS, La Famille Boléro, *pièce en 3 actes, de MM. Maurice Hennequin et P. Bilhaud, 14 février.* — Andromaque, *au* THÉATRE SARAH BERNHARDT, *7 février.* — *Débuts de Mlle Roch, à la* COMÉDIE, *dans* Andromaque, *15 février.* — *Mme Caron chante* Iphigénie, *16 février.* — *Reprise de la* Tour de Nesle, *à la* PORTE-SAINT-MARTIN, *17 février.*

Donc, assez brusquement, la Comédie-Française s'est vue privée de quelques pensionnaires méritantes.

Chaque promotion au sociétariat suscite toujours des mécontentements, qui se traduisent d'ordinaire par des expressions de mauvaise humeur beaucoup plus que par des actes décisifs. Cette fois, les résolutions du Comité ont eu de plus graves conséquences : elles ont décidé des démissions regrettables. Certaines patiences lassées se sont découragées, certains espoirs trompés se sont révoltés. Mlles Bertiny, Moreno, Delvair et Régnier, abandonnent les Français.

Voici qui n'est bon pour personne.

Certes, il devient difficile de se faire une situation à la Comédie : les premiers plans sont solidement occupés par les anciens, qui s'y partagent les meilleurs profits; les derniers venus doivent subir longtemps le hasard des distributions et se contenter d'émoluments modestes ; relégués dans un état honorablement précaire, leur dépit augmente au fur et à mesure que réussissent des camarades engagés à des Vaudevilles, à des Gymnases, qui jouent les auteurs à la mode et payent grassement leur personnel.

Bien sûr, la troupe de la Comédie demande à être renouvelée dans certaines de ses parties. Il est telles utilités très anciennes qui, vraiment, devraient se résoudre à aller finir aux champs une existence qui ne peut plus leur donner au théâtre que des satisfactions médiocres. Quelles gloires caduques peuvent encore attendre telle tragédienne dont les primes lauriers datent de 1876, tels comédiens fanés n'ayant que de brèves répliques à fournir et de rares cortèges à suivre dans des ouvrages rarement représentés ?

Mais, celles qui sont parties trouveront-elles facilement à se placer ? Il est évident que les grands Directeurs, profitant du petit scandale provoqué par leur évasion, leur offriront un premier bon engagement, mais après, sont-elles sûres de trouver des rôles toujours excellents, des compensations brillantes? Leur amour-propre, habitué aux manières policées, en usage à la Comédie, n'aura-t-il pas à souffrir du fait des compromissions inévitables dans les théâtres de boulevard ?

Le départ de Mlle Moreno est particulièrement affligeant. Chacun déplore la retraite de chez Molière de cette précieuse artiste qui mettait au service des Classiques et offrait à la célébration de la Poésie les ressources d'une voix charmeuse et les perfections d'une diction enchanteresse, ainsi que la grâce d'un physique parfaitement instruit en la pure science du geste et des attitudes.

Enfin, ne nous plaignons pas, le rajeunissement des cadres commence à s'opérer, par l'engagement de Mme Raphaële Sisos, dont la carrière commença, non sans succès, en 1878.....

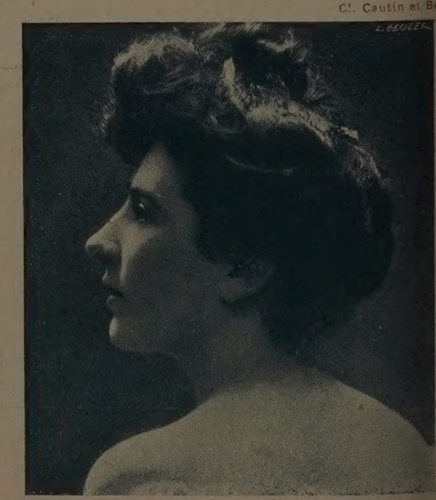
Passons, voulez-vous, à des sujets d'ordre moins grave ; disons, par exemple, que Cluny fait de bonnes affaires avec deux pièces très farces : l'une, toute vibrante de l'animation exacerbée d'un mulâtre, déterminé forceur d'une veuve ; celle-ci, entêtée dans la terreur des hommes, que lui bailla son défunt. D'adroits interprètes donnent à cette aventure, une gaîté bien réjouissante ; ce sont surtout : M. Milo de Meyer, extraordinairement farouche et fantasque, et Mlle Gilberte, agréable au possible. L'autre pièce n'est qu'une scène, mais quelle scène ! de Jules Moineaux, arrangée par Courteline et Pierre Véber... M. Milo de Meyer, l'hidalgo si drôle, plus haut désigné, figure, ici, un poivrot cocu qu'il faut connaître.

Actuellement, c'est certain, Cluny vaut le voyage.

M. Antoine a eu la bonne idée de jouer un drame fait d'après l'extraordinaire roman du *Colonel Chabert* trouvé par Balzac.

Dramatique, elle l'est au plus haut point, l'aventure de ce sabreur illustre, que l'on crut tué dans une folle chevauchée napoléonienne, et qui, échappé par miracle, s'en revient en France redemander son grade, son bien, sa femme. Chacun s'amuse du naïf ; pourtant sa simplicité, sa franchise convainquent un avoué qui tentera le nécessaire en sa faveur. Tâche, en vérité, peu aisée. La femme du colonel s'est remariée avec un de ces nobles de neuve création, demeurés très bourgeois, que Balzac a si parfaitement décrits. Maintenant, elle est comtesse, elle est riche, et elle trouve bien osé l'impudent qu'on lui dit capable de troubler sa quiétude. Pourtant, il faut compter avec lui... mais elle connaît l'homme : avec quelques menteuses caresses, des flatteries, un semblant d'amour, elle réduit tôt le colonel à accepter des combinaisons qui le dépouillent totalement. Chabert se laisse faire, moitié par bonne foi, moitié par dédain. Alors, tandis que la comtesse Ferraud reprend le cours à peine contrarié de sa jolie vie mondaine, le colonel — tel un gueux — est fourré à Bicêtre, où il crèvera ignoré, sur la paille, dans la misère...

Cl. Cautin et B.



Mme CARRÈRE

Cautin et Berger.



Mlle DE NOCÉ

Voilà le thème. — Malheureusement — et c'est toujours la même chose pour des ouvrages de cette sorte — l'on sent trop, dans la pièce, la marque des coupures, le relief des sutures pratiquées dans le roman, qui empêchent le développement normal des choses, écourtent les effets, diminuent les caractères, et gâtent l'ensemble.

Les acteurs ne sont pas, non plus, très à leur affaire : craignant d'exagérer, ils tiennent plutôt « léger » les personnages qu'ils reproduisent ; de là, une certaine impression de gris, de froid, qui choque dans ce drame.

Petit fait à relever en passant. M. Antoine répète chez lui, certains jours, une conférence concernant la mise en scène, qu'il développa à la Société de Géographie, il y a quelque temps, devant un auditoire extrêmement intéressé. On peut trouver quelque chose à redire à ceci. L'acteur, en son théâtre, doit seulement occuper les planches pour jouer. S'il entre en communication avec le public par le moyen d'un discours, et qu'il aille, après coup, revêtir dans la coulisse un travestissement quelconque, il est certain que, le rideau étant relevé, le spectateur sera privé d'une illusion à l'endroit du protagoniste, auteur tout à l'heure.

Que M. Antoine commente, extra-théâtre, les règles de la mise en scène, c'est œuvre louable ; mais que, chez lui, il révèle à la foule quels moyens matériels, quels trucs on utilise pour mieux captiver son attention, voilà qui est assez osé et ressemble presque à de l'ostentation. Non, que M. Antoine pratique sur son théâtre de belles mises en scènes, et qu'il aille dire à la Société de Géographie comment il les accomplit ; de la sorte tout sera bien.

Môme Crevette devenue ambassadrice et... duchesse a eu moins de succès que lors de sa première apparition aux Nouveautés, où ses audaces triomphèrent. On n'a pu se contenter des recettes réunies par ses soins ; alors, on l'a remerciée et, poliment, on a chargé de son sort des entrepreneurs de tournées. *La Duchesse des Folies-Bergère* est remplacée par *La Famille Boléro*, une farce trop évidemment arrangée dans le but de favoriser le genre des Nouveautés, c'est-à-dire les grimaces de M. Germain ou Adolphe Petit-Pré : un gobeur, qui est devenu amoureux d'une danseuse d'Espagne, jusqu'au point d'abandonner son intérieur pour aller vivre au sein de la famille de sa beauté. Quelle famille... C'est à qui bousculera, bernera, houspillera le niais, le contraindra aux besognes les plus honteuses ; et la danseuse de rire. Les choses continuent ainsi jusqu'au soir où le papa espagnol, pincé en flagrant délit avec un souillon domestique, tente de coller son adultère à l'actif de Petit-Pré.

Un scandale s'en suit, qui amène la belle-mère légitime de notre benêt à mettre le nez dans ses affaires. Et c'est fini de rire. La femme de Petit-Pré parvient bien à justifier son Adolphe, mais désormais la belle-maman veillera d'autant mieux sur son gendre que celui-ci a su, durant un temps, tromper ses soupçons.

Naturellement, M. Germain est, en l'occurrence, très cocasse ; il le fut rarement davantage. Mme Marie Magnier simule une belle-mère allègrement terrible, tandis que Mme Rosine Maurel, d'autre part, figure excellemment une vieille gitane hargneuse et revêche. Mlle Cassive reproduit Consuelo, jolie, indifférente souvent, ardente avec excès, parfois. Mlle Bordo représente avec beaucoup d'élégance et d'agrément Madame Petit-Pré.

Presque au même moment, *Andromaque* a été reprise par Mme Sarah Bernhardt (uniquement pour le plaisir qu'elle éprouve de revenir parfois aux Classiques superbes), et par la Comédie pour les débuts de Mlle Roch, qui obtint aux derniers concours du Conservatoire les sévères lauriers — devenus très rares — de la Tragédie.

On a généralement reconnu que Mme Sarah Bernhardt représenta Andromaque dans une manière déliquescente ; on a prétendu qu'elle réalisa une Hermione trop dolente, trop amoureuse, trop voluptueuse, une Hermione, enfin, plutôt conçue d'après son tempérament propre que d'après le caractère passionné qui semble davantage indiqué par l'œuvre pour ce personnage. — Mais si, peut-être à tort, Mme Sarah Bernhardt prêta une âme apaisée et une allure inexacte à l'irascible accordée de Pyrrhus, elle fut ainsi avec tant d'élégance et tant de beauté.....

Les partenaires habituels de Mme Sarah Bernhardt, inhabitués aux solennités raciniennes, ne se montrèrent point transcendants, cela va de soi, à l'exception, cependant, de M. de Max, tragédien né, qui joua Oreste magnifiquement.

Quant à la musique de M. Saint-Saëns faite pour *Andromaque*, on la jugea bien belle, mais aussi bien inutile. Les meilleurs praticiens d'art ont toute chance de se leurrer quand ils s'avisent de créer des ornements superfétatoires au profit supposé de grandes œuvres dont la manière définitive est consacrée par les siècles.

Débutante non émue par la coïncidence d'un même rôle tenu concurremment avec elle par une actrice aussi imposante que Mme Sarah Bernhardt, Mlle Roch joua Hermione d'une façon vraiment honorable. Elle fut naturelle et ne força ni l'expression de son visage tragique, ni la sonorité de sa voix grave ; un sûr instinct lui inspira les effets que seuls peuvent enseigner l'étude et l'expérience ; partant, elle obtint dans les scènes capitales de l'œuvre de nombreux et, ma foi, très légitimes applaudissements.

Les uniques beaux soirs de l'Opéra-Comique sont, à présent, ceux où apparaissent quelques chanteurs réputés, appelés en représentations aux fins d'étoiler la mièvrerie d'une troupe ordinaire devenue complètement insuffisante. C'est ainsi qu'il nous a été donné d'admirer Mme Caron dans la divine Iphigénie de Glück : celui de ses rôles où elle est plus belle, plus émouvante que dans tout autre.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin paraît avoir adopté le genre romantique : voici qu'après *Le Bossu* il reprend *La Tour de Nesle*. Ces très vieilles pièces pourraient piquer la curiosité du public si on les représentait avec des acteurs possibles et dans des décorations offrant au moins quelque apparence matérielle des choses du temps. Mais la Porte-Saint-Martin ne se soucie pas plus de cette dernière nécessité, qu'elle n'éprouve de scrupule à distribuer des acteurs de hasard dans les situations ridiculement terribles de ce drame outré. Exception faite pour MM. Henry Kraus et Castillan, artistes remarquables employés dans Buridan et dans Gauthier d'Aulnay. Par sa belle corpulence, Mme Gilda Darthy donne assez bien l'aspect d'une dame de qualité, mais, dès qu'elle cause, le charme est rompu, et l'on a l'impression que Marguerite de Bourgogne, empêchée, se trouve remplacée, au pied levé, par une jolie suivante de bonne volonté.

ÉDOUARD GAUTHIER.

Cl. Studio.



Mlle BELLANGER.



Il faut que je vous raconte une histoire; elle est vraie comme la lumière du jour, elle est arrivée comme un train en gare.

Un de nos amis s'en alla donner une conférence dans un théâtre d'une grande ville étrangère. Le directeur ne lui remit le prix de sa dissertation que le surlendemain soir, quand il fut bien sûr que l'orateur était venu, qu'il avait parlé, que le public l'avait entendu. Notre ami interrogea le secrétaire sur les raisons de ce retard; l'employé lui répondit: « C'est, monsieur, que le mois dernier, nous avons engagé un de vos confrères de Paris; il nous a réclamé par dépêche le prix de sa conférence; nous avons envoyé télégraphiquement la somme demandée; puis, le jour annoncé pour la séance, nous avons vainement attendu notre homme. Depuis, il fait le mort. » Nous avons la charité de ne pas nommer le personnage; jadis, il terrorisait les actrices richement protégées; jadis, il croupait les louis des auteurs dramatiques, aux veilles de premières représentations; aujourd'hui, le pauvre vieux est chassé de partout, et nous ne piétinons pas les vaincus.

Le Conférencier-lapin.

Mais il faut que les directeurs étrangers sachent bien que de pareils cas sont, chez nous, l'exception dans le métier de journaliste-conférencier, l'exception absolue; on est trop tenté de croire à la frivolité parisienne, à la légèreté de nos mœurs, et qu'une récente affaire ait déplacé chez nos gens de lettres l'équilibre de la probité et de la littérature. Le directeur du théâtre étranger dont il s'agit est un homme infiniment spirituel; il a compris tout de suite. D'ailleurs, il valait mieux qu'il eût envoyé une somme triple et que le personnage attendu ne vînt pas; car c'en eût été fait des conférences françaises en cette ville.

D'ailleurs, on va s'adresser à des Parisiens aimés et estimés : d'abord à notre cher Catulle Mendès, à qui tous les littérateurs français rendent l'amour dont il aime, lui, la littérature; puis, à des écrivains-orateurs qui, sans égaler sa maîtrise, ont éprouvé déjà l'enthousiasme de nombre de publics, tels que Charles Samson, Léo Claretie, Serge Basset, Henry Bérenger, Firmin Roz, René Ponthière, Auguste Dorchain, Georges Bureau, et tant d'autres qui feront sonner à l'étranger leur belle et claire et noble langue française : de bons artistes et d'honnêtes gens.

Dernièrement, au retour d'un voyage en Allemagne, je m'arrêtai à Hildesheim, ville située à une heure de Hanovre, et qui évoque Bruges, Middelbourg et Nuremberg; les maisons y ont des pignons aigus, des façades en porte-à-faux et des reliefs où les évangiles voisinent avec la mythologie. Hildesheim comporte une cathédrale wisigothique, un rosier planté par Louis le Débonnaire, des cloîtres primitifs, un hôtel de ville à tourelles, à portes ogivales et à beffroi; mais on y voit aussi, loin de ces monuments à niches pour apôtres et à galeries pour prophètes, un établissement d'un art plus moderne et d'une esthétique plus modeste : c'est un café-concert. Il a fallu qu'un beuglant s'élevât parmi ces chapelles; mais cette considération ne nous a pas empêchés d'y entrer. Une demoiselle y chantait, ou croyait y chanter; de ses lèvres, ne fluait pas le lolo sucré d'Anna Thibaud, ni les perles rieuses de Mariette Sully, ni ton venin ioduré, ô Odette Dulac; non, c'était une histoire moins diabétique, moins scintillante et moins pustuleuse que celles habituellement dites par ces trois actrices si différentes. L'histoire westphalienne de la petite Gretchen qui demande à Saint-Jacques-Saint-Edward de lui donner un enfant sans péchés préliminaires. Un comique lui succéda qui grimaçait un peu mieux que Montehus mais un peu moins bien qu'un singe, et qui se garda bien de suinter de l'antimilitarisme, car ces bons spectateurs paisibles fussent devenus féroces; ils buvaient non pas de la bière, comme en Bavière, mais du petit vin aigre d'urine fermentée que la maison Mayer-Lévy leur vend pour un grand Sauternes français, et ils mangeaient des côtelettes de Reinach à la sauce, car, en Allemagne, le café-concert est plutôt le restaurant-concert; l'estomac s'emplit avec les yeux.

Nous sortîmes à l'entr'acte et nous demandâmes une contremarque au contrôleur; nous nous attendions à nous voir délivrer une fiche de papier ou un carré de carton, pas du tout; le fonctionnaire du contrôle imprime sur la main nue, avec un tampon, un petit signe qui, selon les soirs de la semaine, est un chien bleu ou une fleur noire ou un verre à vin du Rhin. Quand le spectateur rentre, il montre sa main et il rejoint sa place, ayant attesté ainsi qu'il n'a pas acheté sa contremarque à un camelot devant le théâtre. Ignorant ce système original, nous n'avions pas tendu la main au sigillum de reconnaissance, et on nous redemanda le prix de notre place.

Un dernier mot, à propos de l'interdiction par M. Roujon de *Sous les Cyprès*, le drame que MM. Charles Samson et un de ses amis ont donné à cet étonnant Max Maurey, qui dirigera, dans cinq ans, le premier théâtre de Paris.

Les auteurs donc sont ravis de cette mesure, car elle a suscité des protestations dont bénéficieront tous les dramaturges et où s'exercèrent l'esprit charmant de Serge Basset, la puissance argumentatrice de Louis de Gramont, la verve railleuse de Ubald Lacaze, l'ironie impétueuse de Jean Drault et l'autorité pontificale de M. Jean de Bonnefon.

« Pourquoi Roujon a-t-il fait cela? », nous écrit-on de cent côtés.

Il a fait cela parce que les deux auteurs sont des catholiques français; autant dire, en 1903, des parias. — Mais Roujon? — Roujon aussi est un catholique français, plus pratiquant mais moins militant. Et il ne peut, lui qui remplit honnêtement et pieusement ses devoirs religieux, se faire pardonner son catholicisme pratiquant qu'en molestant le catholicisme militant.

Nous nous souvenons seulement qu'il fut l'ami de Mallarmé et l'auteur de *Miremonde*, et nous ne lui gardons aucune rancune, à lui qui vit à l'église, d'empêcher les autres de vivre du théâtre.

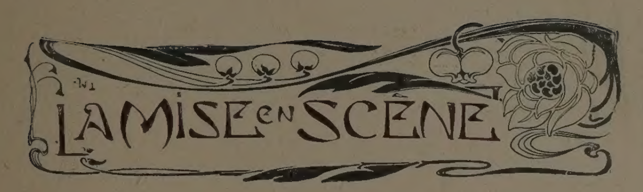
George VANOR.





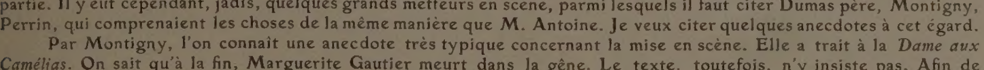
Cl. Stebbing.

M. Antoine.



Dans la conférence qu'il a récemment faite sur ce sujet attachant, M. Antoine a dit que « la mise en scène moderne devrait jouer au théâtre le « rôle que les descriptions remplissent dans le roman. Au lieu d'être seulement, « comme c'est le cas le plus fréquent aujourd'hui, le cadre de l'action dramatique, « elle devrait en déterminer le caractère, en constituer l'atmosphère ».

C'est, en effet, tout le principe de la mise en scène, un art bien peu pratiqué jusqu'ici, sur lequel on n'a presque rien écrit. C'est qu'il semblait l'apanage des régisseurs, et que ceux-ci le confondaient avec le mouvement scénique, qui n'en est qu'une partie. Il y eut cependant, jadis, quelques grands metteurs en scène, parmi lesquels il faut citer Dumas père, Montigny, Perrin, qui comprenaient les choses de la même manière que M. Antoine. Je veux citer quelques anecdotes à cet égard.



Par Montigny, l'on connaît une anecdote très typique concernant la mise en scène. Elle a trait à la *Dame aux Camélias*. On sait qu'à la fin, Marguerite Gautier meurt dans la gêne. Le texte, toutefois, n'y insiste pas. Afin de rendre la situation tangible, Montigny imagina de montrer une chambre à coucher luxueuse encore, mais où déjà s'est promenée la main avide des créanciers. Notamment, il dégarnit la cheminée, dont il remplaça la magnifique glace de Venise par un miroir vulgaire et de moindre dimension.

Sarcey, qui n'entendait rien à la mise en scène, s'est moqué à diverses reprises de cette invention, qu'il qualifiait d'enfantine. Il avait tort, car au premier regard que Georges Duval jette autour de lui en arrivant, on comprend mieux son angoisse et sa pitié, à l'aspect de cette misère discrète.

De même, Sarcey raillait les soins minutieux pris par Perrin pour imiter les grondements de l'orage, au dernier acte du *Roi s'amuse*. Quelle folle idée de faire rouler des chariots chargés de pierres dans les combles de la salle, au-dessus des spectateurs. Il ne se rendait pas compte du trouble, de l'inquiétude qui gagnaient le public à ce bruit qu'il ne s'expliquait pas, et le mettaient dans l'état d'esprit qu'il fallait pour que l'action du drame produisit sur lui toute la plenitude de son effet.

Et Dumas père ! Nul ne fut plus exigeant, plus tracassier envers les directeurs. Pour ses drames, il demandait des choses qui paraîtraient fort simples aujourd'hui, qui semblaient insensées de son temps. Alors qu'Harel monta cette *Tour de Nesle* qu'on vient de reprendre à la Porte-Saint-Martin, Dumas le harcela si fort que le pauvre directeur ne savait plus à quel saint se vouer. C'étaient chaque jour de nouvelles dépenses à faire, contre lesquelles Harel protestait de toute son énergie, et auxquelles il ne se décidait qu'après des querelles terribles.

Dumas sentait bien que le genre a besoin d'être soutenu par une grande mise en scène. On a joué partout la *Tour de Nesle*, jusque dans des salles de bal, dans des préaux, dans des granges. On s'adressait alors à des publics frustes, jouissant si rarement du plaisir du spectacle que la représentation la plus rudimentaire pouvait encore leur faire illusion. Mais ici, à Paris, comment espérer que l'on se contentera d'une mise en scène quelconque, sans soin, sans couleur ? On s'imagine qu'il suffit qu'elle soit propre, et l'on se trompe. Il faut avant tout qu'elle soit en harmonie avec le drame qui s'y déroule. C'est une nécessité inéluctable.

Hé ! quoi, dans un logis royal du quatorzième siècle, une tenture murale qui semble du papier peint ! En la chambre toute bleue d'une reine de France, un couvre-lit d'un vert affreux, qui jure avec la tonalité générale ! Quand cette reine vient recevoir les seigneurs de sa cour, pas une suivante, pas une dame d'honneur pour l'accompagner ! Et notez que ces seigneurs ont chacun son page; — c'est même le seul élément de la figuration. Et tout le reste à l'avenant.

Nos grands metteurs en scène d'à présent se gardent bien de commettre une faute aussi capitale. MM. Antoine, Porel, Guitry, une fois qu'ils ont décidé de monter une pièce, ne se préoccupent plus de la valeur réelle de l'ouvrage. Qu'ils prévoient un triomphe, un demi-succès ou un échec, peu importe. Il faut d'abord présenter l'œuvre sous son plus beau jour, et c'est à quoi ils se donnent tout entiers. Pendant tout le temps des études, ils s'ingénient à la parer, à en sortir les moindres effets. Ils la fouillent, la triturent, la malaxent avec une application, une persévérance admirables.

Ils vont même parfois jusqu'à rêver des essais extraordinaires, sans se demander s'ils sont d'accord avec la pensée de l'auteur. Ainsi M. Antoine, dans sa conférence, renouvelant l'idée de Weïss, réalisée sans grand succès par Balande, il y a quelque vingt-cinq ans, a dit à propos de la mise en scène de nos classiques : « Je voudrais Racine représenté avec les « habits de cour de l'époque, dans des décors simples et harmonieux, sans préoccupation « de décor extérieur qui atténuerait l'effet de son génie. »

Sur ce point, je soumettrai une objection à M. Antoine.

Suppose-t-il que Racine voyait vraiment ses personnages en habits de cour ? qu'il ne songeait qu'à peindre les gens de son époque sous les noms grecs, romains, turcs ou hébreux qu'il leur donnait ? Certes, il est évident que pour *Berénice*, il transporta dans l'antiquité un épisode de la vie amoureuse de Louis XIV. Mais faut-il conclure du particulier au général? Pour ma part, je ne le pense pas. D'après ses préfaces, d'après son mode de composition, d'après les caractères mêmes de ses personnages, je crois que Racine a voulu peindre les anciens en ce qu'ils avaient de sublime et d'éternel. Que parfois il leur ait donné des idées, des passions, des sentiments de son époque, c'était inévitable, mais il était de bonne foi. Que ses interprètes fussent en habits de cour, il ne pouvait les en empêcher ; le contraire eût paru du plus parfait mauvais goût. Mais je tiens pour certain que si Racine avait pu voir Talma en Néron, Rachel en Phèdre, Mounet-Sully en Achille, Bartet en Andromaque, Silvain en Mithridate, il n'eût point réclamé le retour aux robes immenses et aux casques à plumes de son temps.

Théodore MASSIAC.

Bougin

Quelle folle idée
de rouler des chariots...


Comediante... Tragediante...
Coquelin en pape, tout Paris se roulera....

PROPOS DE LA COUR ET DU JARDIN

Les grands rôles de drame ont toujours tenté les comédiens du genre opposé. Samson ne rêvait que tragédie et fut pour Rachel un professeur incomparable ; Provost dramatisa le personnage d'Arnolphe, de *l'Ecole des Femmes*, et Got reprit après lui cette interprétation ; il s'en est tenu à peu de chose que M. Coquelin aîné jouât le Lagardère du *Bossu*, et Buridan de *La Tour de Nesle*.

Il a même répété Lagardère assez longtemps à la Porte-Saint-Martin. Pour Buridan, il le « voyait » d'une façon toute particulière. Il y trouvait même du comique, en des scènes jugées jusqu'ici plutôt pathétiques et émouvantes, comme celle de l'avant-dernier tableau, où Landry apprend à Buridan que Philippe et Gauthier d'Aulnay sont ses fils, — Philippe assassiné à la Tour de Nesle ; Gautier, amant de Marguerite de Bourgogne, sa propre mère ! — La situation d'Œdipe devenait une source de rire : c'était au moins original.

D'ailleurs, il est d'autres rôles encore que M. Coquelin aîné a voulu aborder. Dans *Le Pape*, superbe drame en vers d'Alexandre Parodi, l'artiste a rêvé de revêtir la soutane blanche et de ceindre la tiare du souverain pontife. Il n'a été arrêté que par l'appréciation d'un maître du théâtre contemporain, qui dit en apprenant ce projet :

— Coquelin en pape ? Tout Paris se roulera !

Le comédien n'avait alors pas encore joué Napoléon.

Un chef d'orchestre allemand est venu conduire la phalange instrumentale d'un de nos concerts parisiens.

Il a émerveillé tout le public.

Pourquoi ?

Parce qu'il a dirigé *piano* où les auteurs avaient écrit *fortissimo* ; — parce qu'il a rendu insaisissable à l'oreille les traits les plus attendus au profit éclatant de ceux qu'il fallait laisser dans l'ombre ; — parce qu'il a transformé les andantes en allégros et les marches funèbres en pas redoublés. Ce sont de plaisantes modificatious ; c'est comme si, en interprétation dramatique, on faisait jouer un rôle tragique par un queue-rouge, *Hamlet* par Coquelin Cadet, ou *Œdipe Roi* par Galipaux.

On s'est pâmé sans comprendre ; mais tout un chacun n'est-il pas un critique musical ?

On parlait, au foyer de la Comédie, d'une jeune fille du monde qui, entrée au théâtre, avait terriblement cessé de donner l'exemple de la vertu.

Ladite enfant entra alors en conversation et confirma le fait de sa naissance aristocratique.

— Oui, on peut dire que je suis entrée au théâtre à mon corps défendant.

— Voyons, lui répondit l'un des Georges les plus redoutés de ce prénom, on peut dire que si vous avez défendu quelque chose, ce n'est pas cela.

Entendu l'autre soir à *Andromaque*.

— « Est-ce toi, ma Cléone ? »

— Comment, dit-elle, que s'appelle la suivante ?

— Mac Leone. (Ma Cléone).

— C'est un nom écossais ?

— Naturellement, ça se passe à l'étranger.

On a encore sifflé un concerto de piano au Concert Chevillard.

Cela a fait dire à un critique musical qui n'aime pas que les facteurs de pianos retribuent les entrepreneurs de concerts qui produisent leurs instruments :

« Le piano, c'est comme l'argent ; ça n'est agréable qu'à celui qui en touche. »

Pendant un entr'acte de *La Tour de Nesle*, on m'en conte une bien bonne — et assez récente, à ce qu'il paraît.

Si *La Tour de Nesle* n'avait pas reparu depuis longtemps au boulevard, — sauf erreur elle fut donnée pour la dernière fois avant la reprise actuelle, en 1882, avec Marie Laurent et Dumaine, — elle est restée au répertoire des théâtres de quartier et de la banlieue, qui la jouent chaque saison ou à peu près. C'était donc sur une de ces scènes de la périphérie parisienne. L'acteur qui remplissait le rôle de Louis le Hutin s'appelait Beaumont. Or, on sait qu'à son apparition, on l'annonce solennement par ces mots :

— Le Roi !

C'est généralement un comparse qui est chargé de les prononcer. Ce soir-là, le comparse s'étant absenté, on choisit un figurant assidu pour le suppléer. Le figurant connaissait la pièce, il montrait de l'intelligence dans les mouvements de foule, il serait certainement à la hauteur de sa tâche, qu'il accepta d'ailleurs avec un empressement joyeux. Le moment arrive. Le figurant se tient à sa place. Louis le Hutin paraît... Pas un mot ! Silence absolu... Le figurant avait le trac, un trac énorme, insurmontable. Il suait à grosses gouttes, il tremblait comme la feuille...

— Tonnerre ! lui dit le monarque furieux, vas-tu m'annoncer à la fin ?

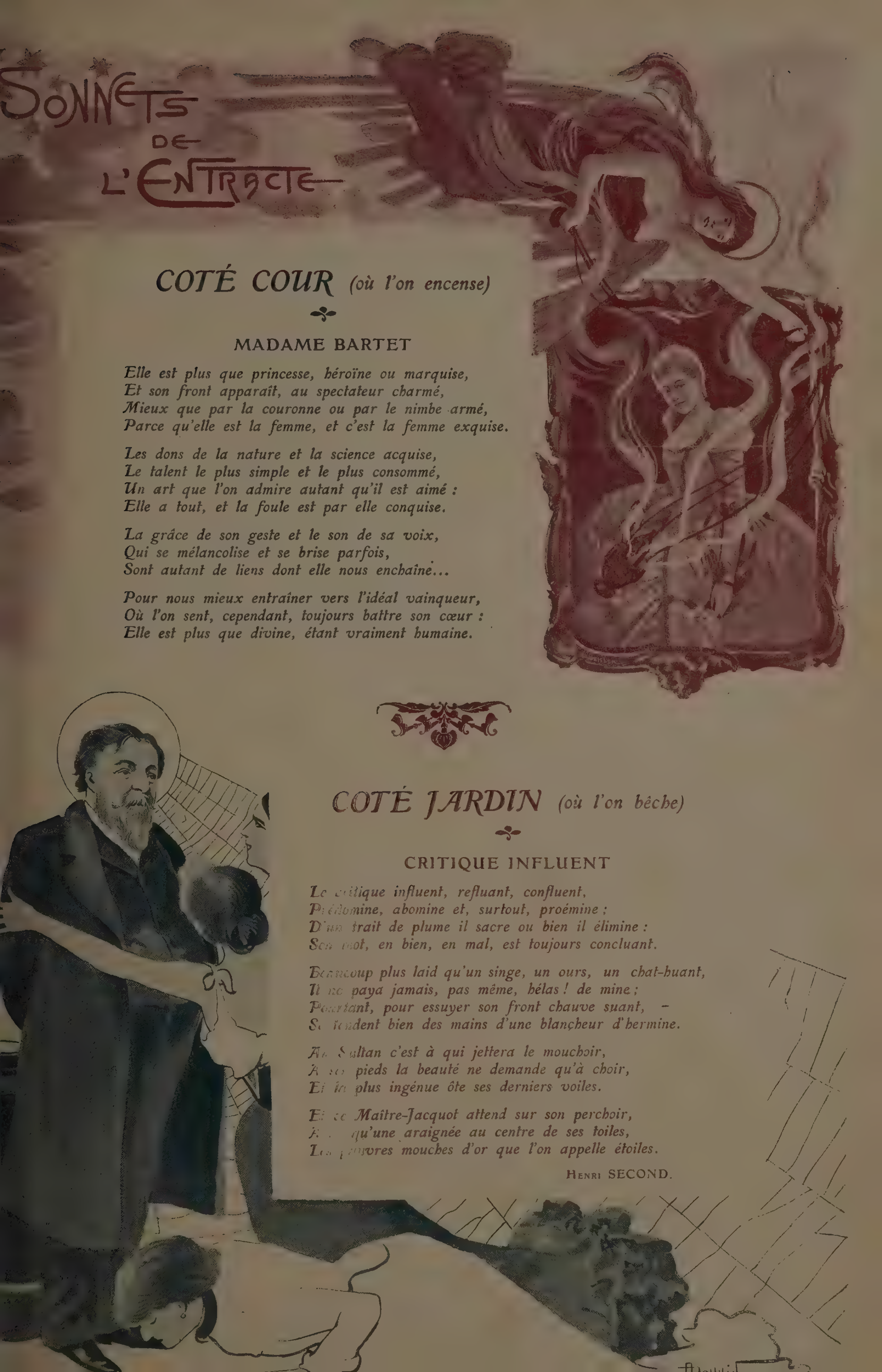
Alors le figurant se remet, dompte son trouble, et lance de sa voix la plus sonore, avec un accent plein de respectueuse fierté :

— Monsieur Beaumont...

Il n'alla pas plus loin cette fois-là !

G.-T. NORMA.


Hamlet, par Coquelin C



COTÉ COUR *(où l'on encense)*

MADAME BARTET

Elle est plus que princesse, héroïne ou marquise,
Et son front apparaît, au spectateur charmé,
Mieux que par la couronne ou par le nimbe armé,
Parce qu'elle est la femme, et c'est la femme exquise.

Les dons de la nature et la science acquise,
Le talent le plus simple et le plus consommé,
Un art que l'on admire autant qu'il est aimé :
Elle a tout, et la foule est par elle conquise.

La grâce de son geste et le son de sa voix,
Qui se mélancolise et se brise parfois,
Sont autant de liens dont elle nous enchaîne...

Pour nous mieux entraîner vers l'idéal vainqueur,
Où l'on sent, cependant, toujours battre son cœur :
Elle est plus que divine, étant vraiment humaine.

COTÉ JARDIN *(où l'on bêche)*

CRITIQUE INFLUENT

Le critique influent, refluant, confluent,
Prédomine, abomine et, surtout, proémine :
D'un trait de plume il sacre ou bien il élimine :
Son mot, en bien, en mal, est toujours concluant.

Beaucoup plus laid qu'un singe, un ours, un chat-huant,
Il ne paya jamais, pas même, hélas ! de mine ;
Pourtant, pour essuyer son front chauve suant, —
Se tendent bien des mains d'une blancheur d'hermine.

Au Sultan c'est à qui jettera le mouchoir,
A ses pieds la beauté ne demande qu'à choir,
Et la plus ingénue ôte ses derniers voiles.

Et ce Maître-Jacquot attend sur son perchoir,
Ainsi qu'une araignée au centre de ses toiles,
Les pauvres mouches d'or que l'on appelle étoiles.

HENRI SECOND.



Mlle Georges,
créatrice de *La Tour de Nesle.*

L'Année de « La Tour de Nesle »



La Tour de Nesle est de 1832, ce qui ne la rajeunit pas, s'il en faut croire certaines critiques d'aujourd'hui. Après tout, la bonne vieille est septuagénaire, et dans ces conditions il est bien admissible qu'elle radote un peu.

Et pourtant...

Oui, pourtant, elle naquit à une époque qui n'était pas sans rapport avec la nôtre, au point de vue théâtral. On dit que l'histoire se répète ? Et l'art dramatique, donc !... D'ailleurs, un esthète ironique n'a-t-il pas affirmé qu'il n'existait qu'un nombre fort restreint de situations essentielles, qu'il a énumérées dans un petit opuscule actuellement introuvable ? Par conséquent, moins il y a de situations, plus on doit les faire repasser fréquemment sous les yeux du public. C'est fatal et logique.

Comme de nos jours, les auteurs les plus féconds en 1832 furent les vaudevillistes. Les plus demandés d'alors paraissent morts à jamais, sauf un ou deux qu'on ne joue plus guère, mais que l'on connaît encore de réputation. L'exemple est facile à fournir. Les auteurs les plus fertiles de 1832 furent : Théodore Nézel, qui arriva bon premier avec un contingent de douze pièces ; Brazier, onze ; Scribe, dix ; Bayard, Simonin, neuf ; Masson, Léven (ne serait-ce pas de Leuven ?) huit pièces ; Melesville, Dumersan, sept... Qui, présentement, connaît, même par ouï dire, la plupart de ces auteurs ?

Costume de L. Boular



Samson, le compère du roi, dans *Louis XI.*

C'est que c'étaient des vaudevillistes !...

Personne ne tourmentait ni n'attaquait ces messieurs. La lutte se produisait exclusivement dans le domaine du théâtre littéraire. Voici poindre la ressemblance de cette époque avec la nôtre. Seulement, en 1832, c'était entre les classiques et les romantiques que la lutte se produisait ; en 1903, elle a lieu entre les romantiques et les psychologues ou les réalistes. Mais elle n'est pas plus acharnée aujourd'hui, au contraire ; car les novateurs contemporains procèdent par l'ironie, où leurs prédécesseurs déployaient toute leur énergie et toute leur vigueur.

N'importe, si sûrs qu'il fussent de leur défaite définitive, les classiques se défendaient de leur mieux. Au commencement de janvier 1832, la Comédie-Française, à côté du *Henri III et sa Cour*, d'Alexandre Dumas — ce *Henri III*, qui fut le premier chef-d'œuvre en prose du romantisme, comme *Hernani* en fut le premier chef-d'œuvre en vers, — la Comédie-Française donnait *La Prédiction*, drame en cinq actes et en vers, de Beauvallet (sociétaire de la Maison) ; puis, en une même soirée, *La Belle-mère et le Gendre*, comédie en trois actes et en vers, de Samson (également sociétaire), et *Dominique ou le Possédé*, comédie en trois actes et en prose, de Dupin et d'Epagny. L'Opéra prolongeait tant qu'il pouvait le succès éclatant de *Robert le Diable*, de Mayerbeer *(sic)*. L'Opéra-comique était en déconfiture. Et l'Odéon jouait *Piffard Droledeton*, imitation grivoise (!), de *Richard d'Arlington*, en trois actes et en prose, précédée de la *Mansarde d'une Sage-Femme*, prologue en un acte, par Dumersan et Brunswick. Voilà quelles œuvres les grandes scènes littéraires opposaient à la redoutable invasion romantique !

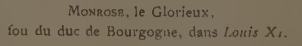
Pendant ce temps, les auteurs de genre et les vaudevillistes menaient leur trantran accoutumé. En 1832, ils tiraient des pièces des romans à la mode, des événements sensationnels de l'époque, tout comme le font aujourd'hui leurs successeurs. Il y avait des « combinaisons » extraordinaires, comme celle qui faisait créer à l'Opéra-Comique, le lundi 6 février, la *Térésa*, d'Alexandre Dumas, un drame en cinq actes, effroyablement noir, qui avait passé par la Comédie-Française, l'Odéon, la Porte Saint-Martin et l'Ambigu, avant de s'échouer à la salle Favart, où il tombait à plat. L'Ambigu donnait *Han d'Islande*, mélodrame extrait du roman de Victor Hugo, par Hortot et Palmyre, qui ne réussissait pas davantage. Au Vaudeville, on montait un *Chabert* « histoire contemporaine », de Jacques Arago, qui piquait sa tête le 2 juillet ; après quoi c'était le tour du *Fils de l'Empereur*, autre « histoire contemporaine » de Fontan, Dupeuty et Théodore Revel. Et le 4 novembre, la Gaîté risquait une *Peau de Chagrin* en trois tableaux, de Simonin et Théodore, dont le sort n'était pas plus brillant.

Bocage.

Quant aux vaudevillistes, rien que je sache n'est resté de ce qu'ils produisirent en cette triste année 1832, sauf un « timbre » de revue : l'air de *La Sentinelle*, et une histoire amusante, qui montre que les habitudes théâtrales étaient alors les mêmes qu'à présent. En 1818, un peu après l'introduction du réverbère à Paris, Scribe, Mélesville et Xavier, qui savaient saisir l'actualité au vol et la mettre en pièce, avaient fait recevoir aux Variétés un acte intitulé *L'Apollon du Réverbère*. Naturellement, cet acte avait été mis en répétition sur le champ. Puis son apparition avait été retardée par diverses causes, puis on l'avait mis de côté pour s'en réoccuper ensuite et l'écarter de nouveau... Cela dura quatorze ans, sans lasser jamais la patience des auteurs, qui en recueillirent le fruit le 2 avril 1832 : date pour eux mémorable, où leur *Apollon du Réverbère* vit enfin le feu de la rampe. Malheureusement la pièce n'était plus du tout d'actualité, comme bien on pense, et elle subit une telle chute qu'un critique écrivit à son sujet : « Pour voir jouer cela, il fallait l'année des surprises par excellence, l'année où M. Alexandre Dumas coupe, tous « les deux mois, du drame dans la sombre forêt du romantisme ». Romantisme exécré ! tout était prétexte pour lui tomber dessus !

Cependant, cette année 1832 ne fut pas aussi inféconde que l'on pourrait le supposer d'après cet exposé succinct. Plusieurs ouvrages nous restent d'elle, ce qui est fort joli après soixante-dix ans Ce sont : *Louis XI, La Tour de Nesle, Périnet Leclerc* et *Le Roi s'amuse.*

La première du *Louis XI*, de Casimir Delavigne, eut lieu le jeudi 9 février, à la Comédie-Française. Ce drame était ainsi distribué : Louis XI, Ligier ; Nemours, Geffroy ; Commines, Périer ;



Monrose, le Glorieux,
fou du duc de Bourgogne, dans *Louis XI.*

Poitiers, Joanny ; François de Paule, Desmousseaux ; Olivier le Daim, Samson ; Marie, Mme Anaïs ; Marthe, Mlle Dupont ; le Dauphin, Mlle Menjaud. Monrose et Régnier, alors nouveaux et tout jeunes, tenaient deux bouts de rôle. *Louis XI* eut un succès éclatant, qui, depuis, ne s'est jamais démenti ; et l'on sait, de nos jours, ce que M. Silvain a fait de cette figure si étrange et si dramatique, de ce roi complexe et profond.

Louis XI était-il une création vraiment originale de Casimir Delavigne ? On le croit maintenant, on fut d'un avis opposé en 1832. On rappela que bien auparavant Mercier, — le Mercier du *Tableau de Paris*, — avait publié un *Louis XI, roi de France*, conçu en scènes dialoguées, que l'éditeur Ambroise Dupont avait réimprimé en 1828, au moment où apparaissait à la scène *Louis XI à Péronne*, tiré du *Quentin Durward*, de Walter Scott. Et l'on trouva que telles scènes de Casimir Delavigne ressemblaient singulièrement à telles autres scènes de Mercier, notamment celle de François de Paule. C'était d'ailleurs parfaitement exact, mais qu'importaient ces chicanes ? Le *Louis XI* de Casimir Delavigne était incontestablement le meilleur, et c'est le seul qui ait survécu.

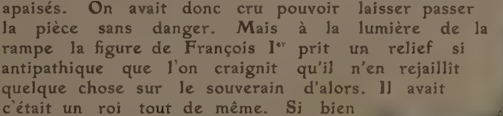
M. Ligier, role de Louis XI.

Vint ensuite, le mardi 29 mai, à la Porte-Saint-Martin, cette *Tour de Nesle* de MM. Gaillardet et ***, que Krauss vient de reprendre, et qui n'a jamais cessé de paraître sur l'affiche, du moins en province. On sait qu'à la suite d'un procès bruyant, les trois étoiles primitives ont été remplacées dans la signature par le nom du véritable auteur du drame : Alexandre Dumas, qui du manuscrit informe du débutant avait tiré le modèle incomparable que tant d'auteurs ont imité sans l'égaler.

On croit généralement que Mlle Georges débuta à la Porte-Saint-Martin dans *La Tour de Nesle*. C'est une erreur. Au 1er mai, Harel avait quitté la direction de l'Odéon pour prendre celle de la Porte-Saint-Martin, où Georges l'avait suivi. Harel n'était pas homme à laisser pendant un mois une telle force inemployée. En attendant que *La Tour de Nesle* fût prête, il fit jouer à Georges *Stockholm et Fontainebleau*, un drame de Dumas sur Christine de Suède et Monaldeschi, dans lequel Georges avait triomphé à l'Odéon. Bien mieux, Georges joua également *Mérope* au boulevard, et un critique écrivit : « Essai pas malheureux d'un jeune auteur qui montre d'assez bonnes dispositions. Courage, M. de Voltaire ! »... *La Tour de Nesle* étouffa ces petites railleries : Georges y fut superbe, et aussi Bocage, et à côté, Lockroy (le père de M. Edouard Lockroy), qui dans Philippe d'Aulnay fut un amoureux plein de chaleur et de poésie.

Périnet Leclerc ou Paris en 1418, qui paraît encore de temps en temps dans les départements, date du 3 novembre 1832. Ce fut le second succès de Georges à la Porte-Saint-Martin. C'est un mélo en cinq actes et sept parties, adroitement coupé par Lockroy et Anicet, qui s'y sont visiblement inspirés de *La Tour de Nesle*.

Enfin, le jeudi 22 novembre 1832, la Comédie-Française donna *Le Roi s'amuse*, de Victor Hugo, qui produisit un effet absolument imprévu. C'était la troisième année du règne de Louis-Philippe, les ressentiments contre la monarchie traditionnelle n'étaient pas encore apaisés. On avait donc cru pouvoir laisser passer la pièce sans danger. Mais à la lumière de la rampe la figure de François Ier prit un relief si antipathique que l'on craignit qu'il n'en rejaillît quelque chose sur le souverain d'alors. Il avait beau être constitutionnel, c'était un roi tout de même. Si bien que le *Roi s'amuse* fut interdit, et qu'il fallut attendre cinquante ans pour assister à sa seconde représentation, malgré les protestations du public, des interprètes et de l'auteur. Mais le sujet ne fut point perdu, l'on en fit le scenario du *Rigoletto* de Verdi, forme sous laquelle il devint immortel dans le monde entier.



...ne de L. Boulanger.

...ESMOUSSEAUX, rôle du duc de Bourgogne dans *Louis XI*.

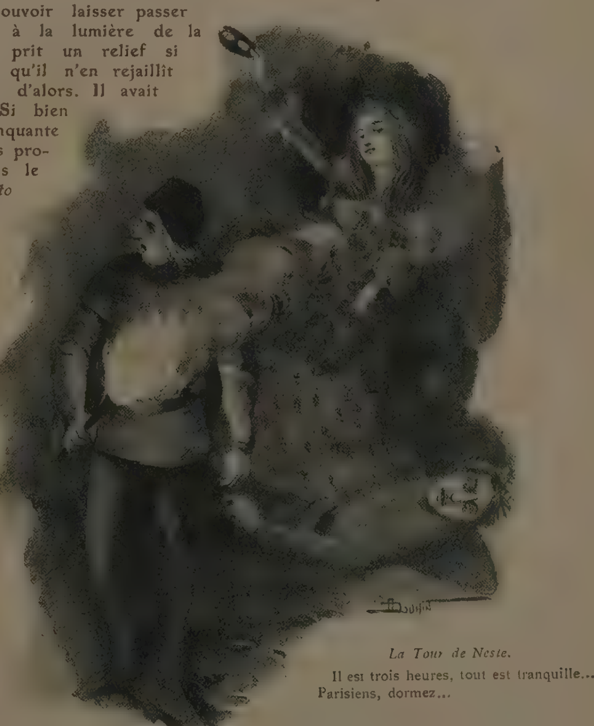
La distribution du *Roi s'amuse*, à la Comédie-Française, était de tout premier ordre. Qu'on en juge : François Ier, Périer ; Triboulet, Ligier ; Saint-Vallier, Joanny ; Saltabadil, Beauvallet ; Clément Marot, Samson ; de Pierney, Geffroy ; de Cossé, Duparoi ; un garde, Marius ; La Tour Landry, Bouchet ; Vic, Mircour ; de Brux, Albert ; Montmorency, Arsène ; de Montchenu, Monlaur ; un médecin, Dumilâtre ; un gentilhomme, Régnier ; Blanche, Mme Anaïs ; Béralde, Mlle Tousez ; Maguelonne, Mme Dupont ; Madame de Cossé, Mlle Dupont ; une femme du peuple, Mme Martin.

Telle fut cette année 1832. Malgré le désarroi des directeurs, les dissensions des auteurs, malgré le choléra, il n'en reste pas moins d'elle quatre pièces encore debout.

De combien d'autres, en ce monde,
On ne pourrait en dire autant.

Théodore MASSIAC.





La Tour de Nesle.
Il est trois heures, tout est tranquille... Parisiens, dormez...



Mlle Charlotte Lormont.

Mlle Charlotte Lormont à la Salle Æolian

C'est à la salle Æolian, une très grande salle de concerts, qu'on ne supposerait jamais pouvoir exister au beau milieu de l'avenue de l'Opéra. Mlle Charlotte Lormont, une des artistes que l'Association des Concerts Lamoureux a fort justement mise en valeur et en vue depuis trois ans, vient de terminer une conférence sur Schumann et de chanter l'*Amour du Poète* aux acclamations d'un auditoire ravi.

— Vous avez dit : « vient de terminer une conférence »?

— Oui, et même si vous étiez un peu dur d'oreille, je le répéterais.

— Cette salle Æolian, avec sa décoration modern-style (et modern-style américain), qui la fait ressembler, grâce à tous ces attributs de plâtre blanc, à un des théâtricules de la rue de Paris, refuge d'une Loïe Fuller ou d'une Charlotte Wiehe pendant l'Exposition, cette salle Æolian est donc une boîte à surprises ? Comment une cantatrice peut-elle se risquer à faire une conférence ?

— D'abord la salle Æolian n'a fait que suivre l'exemple des Capucines où, l'an passé, Mlle Charlotte Lormont avait déjà fait entendre la bonne parole sur Schubert et sur Schumann avant de faire entendre la bonne voix.

— Mais cette concurrence, c'est la mort des conférenciers !

— Que ces messieurs n'aient nulle crainte : George Vanor pourra encore et toujours épingler ses amusantes boutades d'actualité sur les sujets qu'il traite ; Eugène de Solenière continuera à couvrir de fleurs les interprètes qu'il présente ; Maurice Lefebvre, avec son geste onctueux et son verbe facile nous promènera à travers les chansons du passé. Et les conférences de Mlle Lormont ne nuiront pas à la gloire de celles de ses émules à barbe.

— Oui, mais la supériorité de la conférencière cantatrice sur le conférencier qui a besoin d'un interprète ?...

— C'est là votre erreur. Mlle Charlotte Lormont n'est nullement conférencière. Elle est et veut rester une cantatrice de style et de grand style. Sa voix pure, sa diction si vibrante d'expression, son interprétation musicale si adéquate à la pensée de l'auteur, toutes ces qualités font d'elle une artiste de premier ordre. Mais précisément parce qu'elle est une artiste, elle veut savoir le pourquoi des choses et elle veut que ses auditeurs le sachent aussi. Voilà la seule raison pour laquelle avant de chanter du Schubert, du Schumann ou du Mozart, elle a tenu à se renseigner et à renseigner son public sur ce que furent les auteurs qu'elle allait interpréter. Et en étudiant la vie de ces grands musiciens, elle a mieux pénétré leur pensée, de même qu'en écoutant les quelques documents biographiques qu'elle exposait sur ces auteurs, les assistants se pénétraient de l'ambiance du sujet traité et vivaient pour ainsi dire avec la cantatrice les sentiments musicaux qu'elle exprimait si bien devant eux.

Mais Mlle Charlotte Lormont qui a tenu, en chantant, à prouver qu'elle n'était pas une bonne élève répétant parfaitement une leçon de chant que lui avait apprise son excellent professeur Mme Camille Chevillard, a voulu que le régal artistique fût complet. Elle a, par expérience, compris que les traductions de Schubert, de Schumann ou de Mozart, étaient de belles infidèles qui côtoyaient ou paraphrasaient le texte allemand du *lied*; et c'est à Mme Chevillard, aussi étonnante traductrice qu'admirable professeur, qu'elle a demandé les traductions à la fois si élégantes et si rythmiques dont le public de la salle Æolian vient d'avoir la primeur. Elle a fait plus et mieux : comme le *lied* des grands maîtres est un dialogue entre le chanteur et le piano, elle a donné au piano la place qu'il devait avoir, et c'est une virtuose comme Mme Monteux-Barrière, c'est un grand musicien comme M. Camille Chevillard, le chef d'orchestre si justement réputé, qui ont accompagné au piano Mlle Lormont. Il y a eu là, des heures ineffables de joie artistique, et en même temps les yeux de l'auditeur étaient charmés, tandis que son oreille était ravie. Avouez que ce n'est pas banal.

Léon SERRES.

Cl. Cautin et Berger.



Mlle Charlotte Lormont.

Reutlinger.



Mme Miriam Harry

Théâtres accotés

Sollicité par d'autres œuvres devant concourir à la formation d'un nouveau spectacle, le vaillant petit Théâtre international a terminé dans de fort brillantes conditions, les représentations de *Jeunesse*, menu drame d'amour, à la fois si naïf, si plein de tendresse, et, en même temps, si poignant. On a été fort impressionné par la psychologie lente et profonde de cette courte action ; et l'on gardera bon souvenir de la littérature qui l'exprima. On se remémorera souvent le nom de Max Halbe, qui fut produit, ici, dans une aussi heureuse circonstance, et il se joindra — du fait de ces représentations de *Jeunesse* — un beau succès à l'actif de Mme Miriam Harry, docte traductrice du thème, qui, déjà s'est acquis une réputation méritée par maints travaux de littérature, témoignant d'un grand savoir et d'une philosophie très avertie.

Le Théâtre-Trianon a toujours beaucoup de monde ; sa soirée se trouve, d'ailleurs, ingénieusement composée avec les *Petits Baisers*, *L'Hameçon* et cette bonne vieille *Mariée du Mardi-Gras*, qui fit la joie de nos grands papas. Mlle Mylo d'Arcyle se trouve, en ce lieu, fêtée comme fut toujours fêtée, là où elle passa, sa grâce délicieusement blonde et gentiment minaudière.

Elles vont bien les petites salles de Montmartre : Divan Japonais transformé en comédie mondaine, Funambules mués en Fantaisies Parisiennes ; elles ont compris que la réussite des théâtres de quartier consistait à garnir leur enceinte de fauteuils élégants et pas chers, et de jouer devant eux, tout bonnement, les pièces qui réussirent en les grands théâtres de la Ville.

L'avenir des théâtres de quartier est là.

Grand-Guignol. — Exprimez un désir, immédiatement M. Max Maurey y satisfera. Ainsi, dans notre dernière chronique, nous avons prié l'aimable directeur de nous donner enfin un petit four... Ça y est ? Nous l'avons. Seulement... ce four est encore un succès. Cela s'appelle *Pendant l'Orage*, de MM. Thalasso et Quillardet. Histoire effrayante. Un paysan, revenant inopinément de la foire et trouvant l'amant de sa femme caché dans le four à pain, se venge en mettant le feu à l'appareil. Brrr...

L'effet de cette pièce — bien Grand-Guignol — eût été plus terrifiant encore, si le début nous avait moins fait entrevoir le dénouement. Mise en scène très soignée et interprétation satisfaisante. Nommons MM. Gournac et Ratineau, paysans nature, M. Schultz et Mlle Vellini.

Pendant l'Orage est le seul drame de la soirée. En revanche, nous avons eu plusieurs comédies charmantes. D'abord, *La Mineure*, de M. Jean Jullien, pièce d'actualité qui nous fait assister à l'interrogatoire de proxénètes et d'une victime dont les répliques sont d'une philosophie savoureuse. La justice passe là un fichu quart d'heure, et nous un agréable moment. Aussi bien a-t-on relevé trois fois le rideau pour acclamer et l'auteur et ses interprètes : Mme Lyse Fleurie, excellente comme toujours ; Mlle Meryem, exquise d'ingénuité, et MM. Menadier et O. Dufrenne.

M. Elie de Bassan — qui nous donna jadis *Un Frère* — a fait encore mieux, en écrivant *Pour la République*, satire des mœurs politiques. Le comte de Vieux-Bois, candidat à la députation, visite tous ses électeurs, en compagnie de la comtesse, et, afin de se gagner toutes les sympathies, fait litière de sa dignité. Ainsi nous voyons ces hobereaux desservir la table, bercer l'enfant du contremaître Laurand, éplucher les carottes, accepter toutes les privautés... jusqu'au moment où ils s'aperçoivent qu'ils sollicitent le suffrage d'un Belge ! C'est très drôle, et joué excellemment par MM. Carel, O. Dufrenne — surtout — et Mmes Lavergne et Genty.

Une œuvre de M. Georges Ancey est toujours intéressante. *Monsieur Lamblin* n'échappe pas à cette règle. Lors, nous avons pris plaisir à la situation quelque peu étrange de ce mari qui aime sa femme et sa maîtresse, avec l'approbation de sa belle-mère. La belle-mère, c'est Mme Lyse Fleurie ; Marthe, Mlle Genty ; la maîtresse, Mlle Lavergne, et le mari, M. Schultz, tous corrects dans cette incorrection.

Un Fait divers, de MM. Lemaire et Genest, indique une manière originale de cambriolage.

Vous suivez une femme, jusque dans son appartement ; lui déclarez votre amour, la menacez — si elle résiste — de faire du scandale, de vous jeter par la fenêtre, etc. ; et, comme une bonne *doit* survenir, vous priez la dame de vous faire passer pour l'horloger. De cette façon le déplacement de la pendule n'a rien d'extraordinaire : au contraire cela engage la domestique à vous confier sa montre. L'horloger de Madame ! Pour plus amples renseignements s'adresser à M. Schultz et à Mlles Genty et Meryem, l'un très expert ; les autres, expérimentées.

Ce n'est pas tout ! Comme Max Maurey veut que l'on parte sur une excellente impression il termine son spectacle avec *Mille Regrets*, de Hugues Delorme et Gally. Il ne pouvait mieux choisir.

Henry FRANSOIS.



Mlle Vellini

Le Théâtre à la Ville



...esquisse quelques pas de gigue.

Lundi 2 février. — Au Palais de Glace, cinq heures. Les bonnes langues s'en donnent à bouche que veux-tu. — Tiens, voilà Polaire. — Ah ! c'est ça ? — Exquise, mon vieux ! — Peuh ! — Exquise. Regarde donc cette taille et cette figure ; on dirait... on dirait... — Oui, un citron tombé dans un encrier. — Tu es rosse.

Autre groupe qui entoure Polaire, les hanches collées dans son habituelle jupe courte, chapeautée de son éternel 2 fr. 95 en feutre noir. Alors *Florodora !* — Tordant, ricane Polaire, la bouche fendue jusqu'aux oreilles — Tant que ça ? On s'y amuse ? — Je n'ai pas dit qu'on s'amuse, j'ai dit qu'on se tord. — Le sujet ? — Rien. Les Bouffes inaugurent actuellement les comédies dansées — Comment ? — Oui, les acteurs disent deux mots, et, brusquement...

Polaire esquisse quelques pas de gigue.

Ceux qui sont trop loin pour avoir entendu la conversation se demandent pourquoi Claudine affecte une joie si chorégraphique.

Mercredi 4 février. — L'apéritif au Café Napolitain. Deux acteurs du Théâtre-Antoine, et non des moindres : — Alors, ta pièce, tu ne la présentes pas au patron ? — Non. — Pourquoi ? — Inutile, mon vieux ; j'aurais encore plus de chances aux Français. — Pourtant, d'après ce que tu m'as dit, ce serait tout à fait le genre : le forçat... Chut ! Et, désignant le cénacle où Mendès trône sur la banquette, entouré de Courteline, de Bergerat et du soprano La Jeunesse. Chut ! *Ils* n'auraient qu'à me chiper mon idée. — Si tu crains qu'Antoine ne fasse pas attention à ta pièce parce que tu es de la boîte, prends un pseudonyme. — Pas la peine. Sais-tu comment il lit ? — Non. — C'est bien simple : il regarde le titre à bout de bras, comme ça, renversé dans son fauteuil, les narines ouvertes : c'est le premier temps ; puis il tourne le feuillet, et, d'un coup d'œil, voit le nombre de personnages : deuxième temps ; puis, il saute au mot de la fin, sa bouche se crispe, son corps se redresse : le manuscrit est lu.

Comme c'est rassurant ! moi qui ai trois actes déposés chez Antoine.

Jeudi 5 février. — La *Revue des Folies-Bergère.* Monteux pérore dans les coulisses au milieu d'un troupeau de figurants. — Oui, pensez-vous, Fragson doit, par traité, être en seconde vedette sur l'affiche, et alors, moi qui ai joué à l'Odéon, à la Porte-Saint-Martin, à la Rue de Paris, je serais troisième ! car je n'ai jamais eu l'intention de passer avant Fugère (c'est heureux !) Alors j'ai eu une idée épatante : je me suis fait mettre tout à la fin de l'affiche, tout au bas, comme Coquelin.

Monteux est grave, l'auditoire ne rit pas, et comme j'esquisse un très léger plissement de lèvres, il me regarde de travers.

Samedi 7 février. — Pendant un entr'acte du Théâtre Sarah-Bernhardt. — Pas très réussie, n'est-ce pas, cette musique de Saint-Saëns ? — Il fallait s'y attendre. — D'ailleurs, les beaux vers portent leur harmonie en eux. — Une tragédie c'est déjà assez embêtant — *Andromaque* ne va pas si vite qu'il faille la ralentir par un orchestre. — Pour suivre la musique, les personnages ont l'air de faire du pas espagnol. — J'eusse préféré du Thomé. — Ah bah ! — Tu ne connais donc pas ses adaptations musicales : c'est calqué sur le vers : c'est à entendre. — Epatante tout de même Sarah ! — Oui, il y a vingt ans, dans la *Dame aux Camélias.*

Dimanche 8 février. — Chez M..., après le dîner. « La chaleur communicative des fins de banquet » — o délicieux euphémisme qui fleure d'une lieue son séminaire — a débridé les langues. — Tout le monde se trouve d'accord pour lancer un petit caillou dans le jardin d'autrui, si bien qu'en dix minutes les plates-bandes ne sont plus qu'un amas de gravier. — Avez-vous lu la critique du *Temps* ? La nouvelle ? Le remplaçant ? — Oui. — Le premier article était bien. — Pas mal, mais ça n'était pas du Sarcey. — Comme vous y allez ! pas même du Larroumet. — C'est jeune. — Un peu pédant. — Oui, et quelle écriture banale ! — C'est du style de *Lectures pour Tous.* — On dit que c'est le même qui signait André Fagel dans l'*Illustration.* — Un André Fagel gantant du 6 3/4, et qui, s'étant trompé de pointure, a pris du 6 1/2. — Que doit bien en penser Larroumet ? — Il a trop d'indulgence pour dire que c'est mal, et trop d'esprit pour trouver que c'est bien. — On dit que c'est un intérim. — Qui prendra la suite ? On a mis plusieurs noms en avant. — Lesquels ? — Un tas : on a parlé de... mais c'est un secret. — Vous pouvez bien nous le dire : discrétion ! — De reporters. — C'est un journaliste qui fait depuis longtemps de la chronique théâtrale, le parent d'un très illustre écrivain. — Son nom ? — Ça commence par un... devinez. — Qui donc signe la critique actuelle du *Temps* ? — Nozière, parbleu ! Je sais bien, mais son vrai nom ? — Ça n'est pas Anatole France. — Je m'en doute un peu.

Seul, Fernand Weill n'a rien dit : un sourire lamentable crispe ses lèvres dans sa large barbe noire. — Pourquoi ?

Rodolphe CLÉMENT.



Pour suivre la musique, les personnages ont l'air de faire du pas espagnol...

En Passant

Il faudrait avoir subi une ablation totale de la rate pour ne point se récréer aux spectacles de Cluny. *L'Affaire Champignon* est signée Courteline, et *Les Gaîtés du Veuvage* de Grenet-Dancourt s'annoncent comme un succès : la pièce est fort drôle. Mme Bertry, fort appréciée... par le directeur, reste monotone dans un rôle intéressant, mais il y a d'autres acteurs pour être amusants : M. Milo de Meyer, parfait en Espagnol au sang chaud (pourquoi les auteurs s'obstinent-ils à vouloir que les amoureux fougueux soient espagnols ?) ; Dorgat, artiste consommé autant qu'excellent comique ; Mme Favelli, jolie femme bien disante, qui n'en est déjà plus à compter ses succès, d'un jeu sûr et net, d'une science théâtrale qui la destine incontestablement au plus brillant avenir ; Mlle de Sivry qui incarne un rôle extravagant de boniche campagnarde, etc.

Causons sérieusement. Comme l'a si justement fait remarquer notre doux Béranger : « La France se dépopule, (sic) *remédions* (!) à ce lamentable état de choses ». A cet effet, d'aucuns préconisent la suppression de l'alcool (1), d'autres, qu'on ne saurait pourtant assimiler à de vulgaires poires, recommandent la fécondation artificielle du Dr B..t S'il m'est ici permis de soumettre un avis aussi personnel que désintéressé, je conseillerai aux mâles déprimés d'aller passer leur soirée aux Folies-Bergère, Parisiana, et autres ; si après cela ils... abrégeons ; le truc ne date pas d'hier : que faisaient-ils ? que faisaient-ils, les romains galetteux, pour réveiller leurs sens abattus ? Ils se faisaient servir le pot-au-feu par des petites femmes sans voiles, ils organisaient des défilés érotiques, ils assistaient à des spectacles lascifs et concupiscents ! Pour 30 sous, parisien mon frère, tu peux en faire autant.

Souffrez que je vous narre l'histoire de mon ami Gaston qui, malgré de réitérés efforts, n'arrivait pas à être père : Le malheureux me confie ses déboires et, le soir même, je le remorque jusqu'à Parisiana où l'on joue *Cabriole*.

Cl. Cautin et Berger.



Mlle Favell.

Là, je lui tins à peu près ce langage : « Ne t'inquiète pas du jeu des acteurs, car Gibard, depuis qu'il s'est fait une renommée, joue sans verve et sans entrain, ne t'attarde pas aux drôleries de Jacquet et de Vilbert, n'essaye pas de comprendre la pièce, car tu serais le seul, mais couve du regard la toute jolie Tariol-Beaugé, grise-toi du son mélodieux de sa voix cristalline, regarde la charmante Marguerite Nell, admire la plantureuse G. Lange, vois cet essaim de danseuses aux récréatifs gigots, apprécie ce troupeau excitant de jeunes pensionnaires, et ces échancrures d'étoffe, et ces neigeuses épaules, et ces maillots collants, et ces chutes de reins, et ces hanches, et ces... j'en passe. » Gaston me quitta sur ces mots : « Je me sens de dix ans plus jeune ».

Le lendemain nous retrouva assis dans les fauteuils exigus de l'Européen ; Gaston applaudissait un indécent cake-walk dansé par une dizaine de demoiselles en chemise (oui, madame, en chemise). L'œil flamboyant, il m'avoua : « Je me sens de vingt ans plus jeune ». — De peur de le voir retomber en enfance je l'ai prié d'interrompre le traitement, et sa femme, qui n'a rien de caché pour les amis de son mari, m'a confié hier que... que je serais le parrain.

Je lègue cette anecdote à vos méditations.

Pourquoi, lorsqu'elle donne une matinée à laquelle la fleur des concerts se fait un devoir de prêter son concours, la *Société des Secours Mutuels des Artistes Lyriques* n'en informe-t-elle personne ? C'est en passant, par hasard, le 19 février, devant le Concert parisien que j'appris que cette société donnait une représentation. La salle était aux trois-quarts vide (2). Le régisseur fait l'annonce : « Mlle Stéphane, une fleur qui jamais ne *stéphane*. — Mme Grillon, qui grille du désir de nous plaire. — M. Strack... for life. — M. Yvonnec... plus ultra des Bretons ». — Je m'en tiendrai là...

Dans la salle, Reine d'Aubigny, la charmante et jolie G. Lauret, la mignonne Mlle Isac, et autres gloires, vendent le programme... on en achèterait plutôt deux qu'un.

Jack d'ANGE.

Une artiste que ne rebutent point les tentatives hardies, Mme Lucy-Georges Delton, la jeune femme d'un de nos confrères de la presse illustrée, vient d'avoir une idée à coup sûr originale, si même elle n'est pas complètement inédite.

Avec une patience et une intelligence également louables, elle s'est mise à piocher les vieux poètes français : Alain Chartier, Charles d'Orléans, François Villon, Clément Marot, et, son goût très sûr, lui a fait élire un certain nombre de pièces qu'elle s'est donné pour tâche d'étudier : entendez par là qu'elle essayait de surprendre, de s'approprier la psychologie archaïque de ces œuvres surannées, en même temps qu'elle s'efforçait de les exprimer en un débit clair qui leur conservât toute leur saveur de choses anciennes. Elle a poussé le souci de la vérité jusqu'à revêtir le maillot et le pourpoint d'un bachelier du XIVe siècle, et comme il se trouve que sur ce point l'exactitude historique et la coquetterie féminine sont d'accord, — je veux dire que Mme Delton porte ce travesti avec beaucoup d'élégance, — tout est donc pour le mieux.

C'est ainsi que fut créé de toutes pièces un très curieux et très original « numéro » de récitation que sa gracieuse protagoniste a déjà produit, avec un plein succès, devant différents auditoires, notamment à la Bodinière et à la salle des fêtes du *Journal*.

Cette intéressante et artistique initiative de Mme Lucy-Georges Delton mérite de ne point passer inaperçue.

G. Fr.

Cl Delton.



Mme George Delton.

(1) Ceux-là n'ont pas peur, qui affrontent le courroux du comité de l'alimentation... ils n'ont qu'à se bien tenir !

(2) Je crois que si nous étions avisés, mes confrères, comme moi, se feraient un plaisir d'avertir les lecteurs qui, en grand nombre, porteraient leur obole à cette œuvre digne d'intérêt.

La Mode au Théâtre

Aimez-vous les rubans? oui quand ils sont charmants. Alors, chères lectrices, réjouissez-vous : en la saison prochaine on en mettra partout... quand je dis la saison prochaine, c'est que je suppose, puisque les modes en sont déjà connues, que la saison du printemps bat son plein, et que, par conséquent, la saison prochaine est pour nous celle du grand soleil, des chauds rayons, de l'été aux blés d'or !

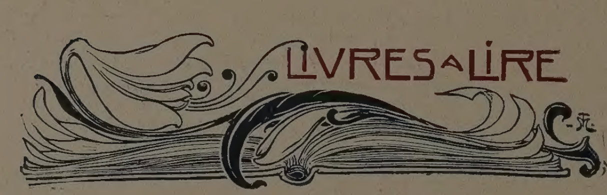
Je vous signalerai donc un ruban extraordinaire, tout à fait bizarre, extravagamment joli, auquel je voudrais donner un nom, mais que je me contente de vous décrire : c'est une serpillère fil de chanvre avec bordure de soie de couleur unie ou écossaise ; il sera l'ornement favori de ces toilettes simples que l'on porte avec tant de grâce sur les plages ou le long des allées de ces parcs ombreux qui entourent les casinos des villes d'eaux.

Voici, par contre, le ruban majestueux, qui se réserve pour les somptueuses toilettes de réception : il est en merveilleux, fond blanc ou de couleur pâle très effacée, avec une splendide guirlande de roses thé, rose pâle ou vif, suivant le fond, imprimée sur chaîne, mais donnant l'impression d'une peinture ; le feuillage est en velours au fer, en léger relief.

A quoi pensent nos grandes dames ? pourquoi se laissent-elles distancer dans la voie d'un patriotisme aussi intelligent qu'humanitaire, par les grandes dames des pays étrangers ? Celles-ci songent à reconstituer dans leur pays les ouvrages délicats, faits à la main par les humbles femmes des campagnes ; elles leur rendent ainsi un service signalé en les aidant à vivre et, en même temps, elles assurent une certaine supériorité aux productions de leur pays, en ce qui concerne la toilette féminine.

La reine d'Italie s'est mise, de l'autre côté des Alpes, à la tête de ce mouvement qui a produit, en peu de temps, des résultats inespérés ; grâce à elle et aux efforts de l'aristocratie qui l'a secondée, le Point de Venise brille d'un éclat nouveau et resplendit surtout en France. Cela est parfait. Mais pourquoi ne pas faire revivre les vieilles dentelles françaises avec les points si admirables ? Pourquoi ne pas apporter un peu de bien-être aux femmes de nos provinces ? et si nos grandes dames n'y pensent pas, pourquoi vous, qui êtes doublement reines par la beauté et par le talent, ne donneriez-vous pas l'exemple ? Assurément, votre initiative serait suivie et vous auriez la joie d'être bénies par d'humbles mères de famille, en même temps vous auriez la gloire de restaurer et de faire triompher en France un art national. Voilà qui serait du bon féminisme : ses contempteurs les plus audacieux seraient forcés d'applaudir.

Vicomtesse de RÉVILLE.



La librairie Ollendorff vient de mettre en vente deux œuvres nouvelles de Jean Lombard, l'auteur prestigieux de *Byzance* et de *L'Agonie*; ce sont : *Un Volontaire de 1792*, psychologie révolutionnaire et militaire, pages ardentes relatives à une très émouvante période de notre histoire, et *Les Chrétiens*, drame en vers où se développe le génie puissant et somptueux du jeune écrivain trop tôt disparu.

Snobs, reines de Paris et reines du jour, voulez-vous revivre l'époque la plus folle du second Empire ? Lisez *Les Foucades de la Duchesse*, l'amusant roman de mœurs mondaines que publie, chez Juven, M. X. de Ricard.

Annonçons chez les éditeurs Calmann-Lévy, un sensationnel roman : *Marcelin Gayard*, dont l'auteur est Léon Frapié, un jeune qui fera parler de lui.

Chez Flammarion, *Terre' Neuva !* — Pierre de Lano publie, sous ce titre, un livre étrange, poignant, et qui va avoir un grand retentissement dans la vie des gens de mer — des *Terr' Neuvas* — et sur celles des pauvres mousses dont les souffrances préoccupent tant d'esprits généreux.

En vente à la librairie Simonis Empis : *La Route amoureuse*, de Guy de Téramond. La critique a souvent fait remarquer que Guy de Téramond avait la manière de Maupassant ; jamais cet éloge ne fut plus mérité que pour *La Route amoureuse*; son auteur procède bien directement du maître romancier dans cette œuvre admirablement étudiée, profondément pensée, écrite avec un art plein de charme et de force.

Chez Fasquelle, *Vérité*, le suprême roman de Zola, a le gros succès qu'on avait prévu. Toutes les curiosités prétendent le connaître.

La gaieté et la bonne humeur sont au nombre des qualités incontestées de Paul Bonhomme ; elles se déploient librement dans son nouveau roman, *Les Petites Tournesol.*

L'éditeur Flammarion met aussi en vente *La Tare*, par Emmanuel Gallus, livre intéressant et de solide structure.

Voici un nouveau livre de Jean de Bonnefon. Est-il fait pour éloigner du couvent ou pour y conduire ? Au lecteur de le savoir. Avec cela des documents curieux ; de l'inédit ; de l'oublié. Ce volume, sur papier antique, avec sa couverture rouge, son Christ énigmatique, a une mine très moderne. Il est intitulé : *Préface à l'Imitation*, et a été publié à la librairie de l'Art et l'Autel. On peut être certain qu'il sera violemment discuté et vite épuisé.

Pendant qu'à Bruxelles on donne des fêtes magnifiques en l'honneur de Camille Lemonnier, la librairie Ollendorff publie le nouveau roman du célèbre écrivain, *Le Petit Homme de Dieu.* On parle partout de cette œuvre d'un charme si étrange et si nouveau.

H. LEFIN.

Le Gérant : Louis GEISLER.